

Comme avant chaque voyage, je passe la soirée de la veille avec Jo à Paris. Mais cette fois je ne lui inflige pas l'épreuve de l'aéroport à 6h00 du matin. Derniers plaisirs avant de partir : un bon vieux bistrot parisien, une blanche de Bruges et un calva, et pour finir, un grand lit sous une couette moelleuse.

On dirait que je pars pour le baignon. Pas exactement mais j'y passe une quinzaine d'heures entre les multiples contrôles de sécurité à Roissy, le retard au décollage, le vol qui n'en finit pas, l'escale à Houston, la course pour attraper ma correspondance, et l'arrivée de nuit à San José, capitale du Costa Rica.

En me couchant à 5h00 du matin, je parviens grâce au décalage de 7h00, à me lever à 9h00 en pleine forme. Encore plus incroyable, le niveau de décibels atteint par les ronflements du vieux installé dans la chambre 12. Heureusement Pablo, il est bon ton café con leche, et l'exploration de San José peut commencer.

Construction plutôt basses, quelques immeubles brut de béton, pas beaucoup de charme, énormément de pollution de gaz d'échappement et de bruit, bref une ville typique sud américaine avec en moins les quartiers anciens aux maisons coloniales, aux églises baroques, aux couleurs pétantes... Il paraît que c'est la faute aux tremblements de terre qui cassent tout sur leur passage. C'est pas gentil. Il existe quelques parcs urbains pas transcendants mais abritant des arbres impressionnants par leur taille et surprenants par leurs formes. Vers midi il se met à pleuvoir assez violemment et je suis pas dans la merde moi qui croyait que la saison sèche était sèche. J'ai bien du parcourir une vingtaine de kilomètres en explorant toutes ces rues, à la recherche de pas grand chose, mais c'est toujours intéressant d'arpenter les rues d'une capitale comme première approche d'un pays et de ses habitants. En même temps, j'ai pu faire une bonne provision de CO2. Plus l'après midi avance et plus les rues se remplissent, devenant bruyantes et puantes. C'est fascinant et écoeurant à la fois. Fascinant car tellement incroyable d'entendre tous ces bruits de moteur, ces klaxons aussi infatigables qu'inutiles, ces cris des vendeurs à la sauvette, de voir toute cette agitation, ce désordre, ces fumées noires s'échapper des bus et des 4x4, et ces gens imperturbables... Ecoeurant car c'est insupportable et que malheureusement tous ces gens ont appris à vivre dans ces conditions en oubliant qu'elles n'ont rien d'humaines. Y'a des magasins partout avec chacun au moins une enseigne plus voyante que celle du voisin, mais quand c'est possible ils en installent plusieurs. Le nombre de vendeurs se compte également par dizaines entre celui qui reste planté à l'entrée avec son oreillette, les multiples conseillères à la vente, les préparateurs de ticket de caisse, les caissières et les empaqueteurs pour ne citer que les principaux. La musique tient également une place de choix dans l'art de se faire remarquer. En gros, celui qui fera le plus de bruit aura le plus de clients. Et ça marche. Les Costa Ricains et Ricaines se précipitent à l'intérieur pour voir d'où vient cette super ambiance. Dans la rue, pas énormément de mendiants, d'éclopés, de gamins des rues, ni beaucoup de cireurs de chaussures ou de petits métiers du même acabit. Par contre, on croise pas mal de stands de fruits et légumes, et énormément de vendeurs de billets de loterie. La nuit tombe quand je sors du Mercado Central avec de quoi me préparer un petit gueuleton à l'auberge de jeunes que je retrouve une heure plus tard après m'être paumé dans des quartiers où je ne faisais pas le fier. La télévision est bien branchée, on l'entend bien, très bien même. Les américains qui se sentent un peu partout chez eux, signalent leur présence en hurlant des salves de mots Hollywood Chewing-gum. Le bruit, mon ennemi, même la nuit. Le vieux d'à côté parvient à atteindre des sommets de ronronnement, se lève à des heures pas permises et sort de la chambre en traînant

bruyamment sa valise à roulettes sur le carrelage comme s'il trouvait anormal que certaines personnes se permettent de dormir alors que monsieur est en train de nous quitter. Ensuite, l'autre colocataire tente de m'impressionner avec toutes les fermetures éclair de son sac à dos en les manipulant pendant une demi-heure. J'ai même pas été impressionné et en plus j'ai même pas dormi de la nuit.

Le bus rouge qui démarre est plein de touristes. Tous les touristes ont les mêmes idées. Suivre les idées du guide. Et tous les guides proposent la même chose. Donc, nous allons dans un site chaudement recommandé, un des nombreux parc national du Costa Rica, le dénommé volcan Poas perché quasiment à 3000 mètres. C'est tout ce que je peux vous dire car hormis des nuages, de la pluie et du vent, il n'y a rien à voir. Et moi qui croyait que la saison sèche était sèche. En fait, cette règle ne s'applique pas à certaines parties du Costa Rica, notamment la partie centrale, cette bonne vieille dorsale sismique aux multiples points culminants, et abritant une forêt humide dite « rain forest », c'est à dire la forêt où il y a toujours un peu d'eau qui tombe du ciel. Le cratère d'un kilomètre de diamètre étant rempli de nuages, la deuxième activité consiste à emprunter un petit chemin taillé dans la forêt pour se retrouver au milieu d'une végétation tropicale cosmique. Les arbres parfois d'une taille vertigineuse se déploient en des formes incompréhensibles. Certains troncs ressemblent à ceux des palétuviers si les palétuviers mesuraient 40 mètres. Ce n'est pas un tronc, ce ne sont pas deux troncs madame, mais bien un enchevêtrement complexe et aléatoire de troncs, de racines, de branches, de lianes, de mousses, de fougères et de compost, qui forment l'essentiel de ce bosquet. J'ai tenté de quitter le sentier pour aller voir un arbre de plus près mais en me retournant après avoir parcouru 5 mètres, j'étais même plus sûr de la direction à suivre pour rejoindre le chemin. Les boules, j'ai trop flippé ma race. Tout ça pour dire que je respecte le grand chef Raoini pour son sens de l'orientation au fin fond de la selva brésilienne et son action pour défendre la forêt amazonienne et tout ce qu'elle abrite. Bravo grand chef.

Quand le ronfleur est loin, la nuit se passe bien.

Parc National de Palo Verde

J'ai rendez-vous à 9h00 au bureau de l'ASVO (association de volontaires pour la protection des espaces naturels du Costa Rica) avec Luis Matarrita, le directeur, qui me confie une mission d'éco-volontaire d'une semaine dans le parc national Palo Verde.

Une heure plus tard, le bus m'emmène sur mon lieu de villégiature et de travail. Trois heures et demi de route sur l'Interaméricaine, tantôt autoroute, tantôt route de campagne. Pour ne pas m'éparpiller dans les détails dont j'ignore tout des éléments qui la composent, je dirai simplement que c'est vert et humide, très vert et très humide. Le paysage est en vallons accidentés recouverts soit de forêts tropicales, soit de plantation de café au milieu desquelles ont poussées quelques maisons. Plus on roule vers le nord ouest et plus le paysage s'aplati, des troupeaux de vaches bossues et de chevaux apparaissent, accompagnés de leurs inséparables hérons garde bœufs. Côté droit de la route, on longe la « cordillère volcanique » noyées sous des nuages lourdement chargés, tout en passant petit à petit sous des cieux plus cléments où la température a fait un bon charme. Le bus me jette à Bagaces,

au siège administratif du parc signalé par le panneau MINAE (Minister del Ambiente y de la Energia). En attendant un garde pour me conduire au cœur de la forêt, je croise quelques oiseaux fluorescents jaunes et oranges, puis ma première iguane, événement notable sur le moment mais dont je me remettrai vite tant cette bestiole est commune dans le coin. On quitte le bureau suffisamment tard pour faire route de nuit et croiser quelques oiseaux nocturnes comme les engoulevents, ou des benados, l'équivalent de nos chevreuils. Une quarantaine de kilomètres plus loin, les gardes m'abandonnent au milieu de nul part, devant un bâtiment abritant plusieurs dortoirs. L'endroit est infesté de moustiques extrêmement voraces qui se jettent sur la chair fraîche. Bienvenu à Palo Verde murmure le scorpion agrippé au mur au-dessus de mon lit. Et va voir ailleurs si j'y suis lui répond la moustiquaire installée en quatrième vitesse.

Mais ces chiens sont fous de hurler à la mort à 6h00 du matin. Ils n'ont pas vu que je dormais. Bien décidé à en découdre avec ces sales bêtes, je pénètre dans la forêt où les moustiques se tapent un méga festin sur mon dos. Des mouvements dans les arbres, objectif repéré. Les chiens, vous êtes cernés, rendez-vous ou j'appelle la fourrière ! On est pas des chiens ! On est des Monos Congos, des singes noirs avec une grosse bouche comme ça et on crie comme des malades matin et soir. Autant pour moi, je suis confus. A peine ressorti de la forêt, je croise des dizaines d'iguanes qui paraissent comme des chats autour des bâtiments, puis tombe nez à nez avec une famille de Pécaris (comme des petits sangliers) après avoir observé de près les serres d'un vautour qui passait par là. Heureusement, la plupart des rencontres seront plus sympathiques puisqu'elles concernent essentiellement des oiseaux, et pas les plus moches.

Rencontres

Deux scientifiques qui baguent les piafs pour suivre leur migration canadienne. Deux volontaires : un Anglais qui ferait bien ça toute sa vie si c'était pas christmas time, et un Américain qui est surtout volontaire quand il s'agit de bouffer et d'aller surfer sur Internet à la station biologique, privée et donc bien équipée. Quelques touristes, une petite dizaine par jour, plutôt friqués puisqu'ils peuvent se payer un 4 x 4 pour arriver jusqu'à cet endroit pas très accessible. Toutes les autres personnes rencontrées sont les employés du Parc et de la réserve biologique, gardes, scientifiques, cuisinières ou personnel administratif. Bref, on est pas submergé par la foule de San José, ni par les hordes de touristes Nord-Américains qui rosissent les plages où préfèrent les sites volcaniques plus spectaculaires et mieux aménagés.

Le bénévolat

Question travail, ça dépote. Personne ne semble avoir ce mot à l'esprit et c'est pas moi qui vais leur souffler étant donné que je suis en vacances, ne pas l'oublier. J'ai quand même honoré mon bénévolat : nettoyage de l'air de camping, fauchage de l'herbe autour des bâtiments, tenue de la caisse à l'entrée et réalisation de quelques documents informatiques. En moyenne trois heures de travail par jour ce qui laisse encore pas mal de temps pour les balades et les observations naturalistes. Il n'empêche que mon bilan doit friser l'excès de zèle comparé à celui des salariés du parc. J'ai même fait la bouffe pour un petit groupe de touristes en l'absence de notre chère cuisinière.

Le parc

Quasiment 20 000 ha de forêt tropicale sèche et de lagune (classée site RAMSAR depuis 10 ans) alimentée en eau par le Rio Tempisque qui constitue la limite Ouest du Parc. La biodiversité y est très riche et à ce jour de nombreuses espèces ont été identifiées : 740 plantes, 300 oiseaux, 77 mammifères, 510 insectes, 55 amphibiens et reptiles. Entre le Rio et la forêt sèche, on trouve une grande plaine alluviale, où une quantité importante d'oiseaux viennent s'éclater. Le problème, c'est qu'une plante un peu envahissante est en train de coloniser l'ensemble de l'espace au détriment de nombreux habitats et que certains piafs en voie de disparition sont menacés. D'où l'idée d'organiser un chantier de bénévoles avec des volontaires bien de chez nous pour couper tout ça !

Y'a quelques points de vue sympa pour admirer ce magnifique paysage et tout ce qu'il abrite. Une tour d'observation au bord de la lagune, un mirador naturel un peu plus en retrait et, tout là-haut, un point de vue imprenable qui se mérite et fait énormément transpirer mais duquel on embrasse les méandres du Rio à travers la plaine, et la petite mais Ô combien précieuse île ???????? qui semble être le seul lieu de reproduction connu dans le monde de la belle Spatule Rose. On peut aussi aller faire un tour sur les bords du Rio, l'après midi pour observer le repos du crocodile dans la vase, ou le soir pour regarder se remplir le dortoir des aigrettes et ibis, c'est à dire quelques arbres dénudés à force de recevoir des fientes fraîches.

Enfin, y'a Manrique J.Montes Obando, le responsable technique de la gestion du site, une belle rencontre avec un gars en or, un Ben Harper dans la jungle, qui a quitté la ville par hasard et est tombé amoureux du Palo Verde, et je le comprends. Il en connaît un rayon sur le Parc et ses hôtes, et n'hésite pas à en faire profiter les copains. Un instructeur expert, un bon prof d'espagnol et une excellente compagnie.

Réserve de CURU – du 20/12/01 au 26/12/01

Après moult recherches, on me dégote une place de volontaire pour une semaine dans une réserve privée, le « refuge de vie sylvestre de Curu », au sud-est de la péninsule Nicoya.

Le site est petit, facile à découvrir, à parcourir en large et en travers. C'est un milieu sec sous influence maritime, donc avec une végétation et des habitats différents de Palo Verde. La plage est chouette, bordée de cocotiers, entourée par des coteaux de forêt sèche. A priori un coin de paradis.

Et bien pas du tout, c'est un véritable enfer. On nous disait : engagez vous pour protéger l'environnement, rejoignez le rang des éco-volontaires et la Nature vous le rendra. Et oui, sous forme de déchets que je ramasse sur la plage tous les matins, sous forme d'un stock de bouteilles plastiques qu'on me fait charger dans un pick-up pour tout déverser dans un coin de jungle bien camouflé, sous forme d'une cabane dégueulasse qu'il faut remettre à neuf pour développer le soit disant écotourisme, ou sous forme de ma super chambre de 8 m² cachée dans un coin du garage.

...

Pas de suite ni de fin, désolé !!